

Ono

Collection « Icônes »



Camille Viéville

ONO

Les Pérégrines | Icônes

La collection « Icônes » est dirigée
par Jean Cléder et Emmanuel Tibloux.

Conception graphique :
Catalogue Général

© Éditions Les Pérégrines, 2024
Tous droits réservés

Éditions Les Pérégrines
21, rue Trousseau 75011 Paris
www.editionslesperegrines.fr

Sommaire

- 9 La plus célèbre des artistes inconnus (prologue)
15 Oui, je suis une sorcière
29 Tout a commencé par la musique
43 Une peinture pour voir le ciel
65 La féminisation de la société
85 La guerre est finie, si vous le voulez
101 En marchant sur une fine couche de glace
113 Un être délicieusement subversif (épilogue)
- 123 Notes
133 Yoko ChrOno
137 *Who's Who?*
149 Biblio-discographie



En souvenir de l'été 1992 ou 1993



Yoko Ono avec deux de ses œuvres dans son appartement
de Hanover Gate Mansions, Londres, 1967

La plus célèbre des artistes inconnus

Prologue

Dans un entretien en 1971 avec Jonathan Cott*, journaliste au magazine *Rolling Stone*, John Lennon, l'époux de Yoko Ono depuis deux ans, remarquait : « Yoko est la plus célèbre des artistes inconnus. Tout le monde connaît son nom mais personne ne sait au juste ce qu'elle fait¹. » Il avait raison. L'œuvre de Yoko Ono demeure négligée en dépit de la notoriété de son nom et de son visage. Ce paradoxe est, de notre côté de l'Atlantique, toujours d'actualité, davantage, peut-être, qu'aux États-Unis où elle réside principalement dès 1952 et où elle a gagné ces dernières décennies un statut singulier dans le monde de la pop grâce à des collaborations avec les Pet Shop Boys, Sonic Youth, Cat Power ou Peaches². En Europe, hormis les fins connaisseurs de l'histoire du rock et quelques historiens ou amateurs d'art conceptuel, qui est capable de citer le titre d'un de ses albums ou d'une de ses œuvres ? Ono est, dans l'esprit du public, irrémédiablement associée à Lennon et à la séparation des Beatles, dont elle a été accusée à tort d'être l'artisane. Dans la presse et le courrier des lecteurs d'hier, mais aussi sur les réseaux sociaux

* Pour tous les noms propres cités, voir le « *Who's Who?* », p.137.

actuels, Yoko Ono est la sorcière orientale ayant « envoûté³ » Lennon et causé sa perte. De sorte qu'à ce mariage l'ensemble de ses activités artistiques et musicales (happenings, instructions, textes, peintures, objets, installations, films, *mail art*⁴, affiches, publicités et enregistrements), menées depuis les années 1950, reste subordonné.

Adolescente, j'étais fan des Beatles – je le suis toujours. Quand mes copines dansaient sur Ace of Base et vibraient pour Bon Jovi, je rêvais, vêtue d'un pantes d'éph et d'un pull chaussette, d'être précipitée dans le *Swinging London*. Les films réalisés par Richard Lester, *A Hard Day's Night* et *Help!*, qui mettent en scène les Beatles, m'apparaissaient, naïvement, comme des documentaires. De même, *Imagine*, tourné par John Lennon et Yoko Ono en 1972, offrait, croyais-je, la réalité de l'époque. Je traduais avec méthode les chansons du groupe grâce à un volume austère à couverture rouge, une bible à mes yeux, réunissant toutes leurs paroles (Internet n'existait pas encore). Ce livre était l'un des rares documents que je possédais, avec la biographie d'Alain Dister et deux numéros des années 1960 du *Beatles Monthly*, publication du fan-club officiel, acquis pour la somme de deux livres sterling lors d'un séjour linguistique en Écosse. Une amie, Louise, partageait toutefois ma passion. Je me souviens d'un été, l'été 1992 ou 1993, passé à écouter leurs albums sur un Discman doté de petites enceintes. La machine à fantasmes fonctionnait à plein régime et, plongées dans notre fantaisie juvénile, nous avons entrepris de nous « répartir » les deux Beatles unanimement adulés. Louise choisit Paul McCartney, au talent de *song-writer* et au charme infaillibles. Me revint John Lennon, dont j'admirais les compositions, la voix nasillarde, reconnaissable entre mille, et la causticité. Ignorante de l'intérêt précoce de McCartney pour l'art contemporain et pour la musique électroacoustique de Karlheinz Stockhausen, je tenais Lennon pour le plus novateur du groupe. J'applaudissais éga-

lement son goût pour le dessin et son désir initial d'être artiste (désir, je le comprendrais par la suite, que son compagnonnage avec Ono lui permettrait d'assouvir).

Par atavisme, je plaçais l'art au sommet. Malheureusement, cet atavisme ne suffisait guère à susciter en moi une quelconque sympathie pour Yoko Ono, laquelle avait pourtant choisi d'emprunter une voie artistique des plus ambitieuses. Au contraire, comme de nombreux fans des Beatles depuis l'annonce publique de sa relation avec Lennon en 1968 – annonce qui avait aussitôt déclenché un déferlement de haine misogyne et raciste –, je nourrissais, du haut de mes treize ans, un certain nombre de griefs à son égard. Je savais vaguement qu'Ono était plasticienne mais je me fichais de la nature de son œuvre. Je ne soupçonnais pas, en outre, sa solide formation musicale. Sur le *White Album* (mon préféré des Beatles), sa voix de tête gazouillant « *Not when he looked so fierce* » [Pas quand il a l'air si féroce⁵] dans *The Continuing Story of Bungalow Bill*⁶ de Lennon m'exaspérait. Avec ma morgue d'alors, je jugeais bizarre et malvenue cette participation d'à peine une phrase. Sur le poster accompagnant le disque – un collage réalisé spécialement par l'artiste pop Richard Hamilton et que j'avais, comme tant d'autres avant moi, punaisé au placard de ma chambre –, la photographie d'elle, au lit, un Lennon nu comme un ver à ses côtés, m'inspirait des sentiments contradictoires. Elle me fascinait pour l'intimité amoureuse qu'elle exposait aux regards, mais sa présence à elle, sur l'affiche, me semblait inappropriée. Autrement dit, je voyais dans ce concours pourtant modeste au *White Album* le signe d'une intrusion déplaisante au cœur des Fab Four. Sans en avoir conscience, je réactualisais des récriminations formulées de longue date par plusieurs générations de fans. D'ailleurs, Linda Eastman ne trouvait pas davantage grâce à mes yeux et j'ai appris bien après qu'au temps de son mariage avec Paul McCartney elle aussi avait été la cible de nombreux quolibets. Quant à Cynthia Powell,

la première femme de John Lennon, Maureen Cox, l'épouse de Ringo Starr, et Pattie Boyd, celle de George Harrison, je ne leur accordais aucune attention. Une seule figure féminine de l'entourage des Beatles provoquait mon admiration : la rousse Jane Asher, compagne de McCartney entre 1963 et 1968, interprète troublante de Susan dans *Deep End* de Jerzy Skolimowski en 1970, que j'ai visionné, sans bien en saisir la portée, une dizaine de fois sur le magnétoscope de mes parents avant même d'avoir atteint la majorité.

Trente ans ont passé depuis l'été 1993. Je suis désormais historienne de l'art. Je travaille notamment sur les artistes femmes et l'histoire complexe de leur statut. En réfléchissant à mes réserves d'autrefois, consciente de l'aveuglement qui était le mien et des stéréotypes, en grande partie sexistes, à l'origine de celui-ci, je pense au paradoxe Ono souligné par Lennon. L'ampleur de son parcours – initier avec quelques autres l'éclosion de l'art conceptuel, créer des liens inédits entre les musiques expérimentale et populaire, militer pour les femmes et pour la paix, etc. – éveille chaque jour davantage ma curiosité. J'écoute ses disques, je regarde ses œuvres. Je lis les entretiens qu'elle a donnés et les catalogues qui lui ont été consacrés. Je devore ses écrits, publiés çà et là depuis les années 1950, qui éclairent ses différentes pratiques. L'un d'eux, « Words of a Fabricator » [Mots d'une fabricatrice] (1962), a une valeur programmatique et éthique valable pour l'ensemble de son travail. « En ce moment, notait-elle, je m'intéresse à ce monde de règles fictionnelles : les lois de la fabricatrice⁷. » Et d'ajouter : « Je veux la vérité. Je veux sentir la vérité par tous les moyens possibles. » Au cours des sept dernières décennies, elle n'a cessé d'imaginer des œuvres comme autant de mondes fictionnels. Les romanciers savent combien la fiction fraye avec la vérité. À l'heure de l'obsession généralisée pour l'identité et sa vaine définition, Ono montre, avec une plasticité surprenante, tout l'art d'outrepasser les

limites – celles imposées par ses origines japonaises et aristocratiques, par son sexe, par la doxa artistique ou musicale, par la société, par le réel, par l'opposition entre public et privé, par l'âge, etc. Elle manifeste aussi une énergie et une détermination exemplaires, en dépit de l'hostilité féroce que sa présence auprès de Lennon, ses actions et son travail ont longtemps suscitée. Ce livre n'est pas une biographie de Yoko Ono ni une monographie sur son travail. Ce livre porte sur l'invention par Yoko Ono de sa vie et de son œuvre, tour à tour musicienne, artiste, féministe, activiste et rockeuse. Ce livre, enfin, fête « la plus célèbre des artistes inconnus ».



John Lennon et Yoko Ono au *Rock'n'Roll Circus*, Londres, décembre 1968. Photographie: Andrew Maclear

Oui, je suis une sorcière

Pour réfléchir aux différents mondes inventés par Yoko Ono, puisque telle est l'ambition de cette recherche, il me faut, à la manière de la performance *Cut Piece* (1964) dans laquelle elle invitait le public à découper ses vêtements, dépouiller petit à petit l'image publique de l'artiste de ses oripeaux. Moi qui d'ordinaire m'agace de la subordination, sous la plume de certains historiens, de l'œuvre de femmes à celle de leur époux (Josef et Anni Albers, Robert et Sonia Delaunay, Willem et Elaine de Kooning, etc.), voilà que je choisis d'ouvrir un livre consacré à Yoko Ono par un chapitre sur les conséquences de sa rencontre avec John Lennon – son premier soutien et son plus proche collaborateur. Malgré ce paradoxe, je dois en effet revenir aux origines de ce projet, autrement dit aux raisons qui ont conduit à l'oblitération de son œuvre.

En août 1973, après cinq ans de relation, Yoko Ono et John Lennon décident de rompre. Ono reste à New York pendant que Lennon s'installe sur la côte ouest. La séparation dure dix-huit mois. En compagnie de sa nouvelle compagne, May Pang, et d'amis musiciens (Keith Moon et Harry Nilsson notamment), Lennon passe l'essentiel de son temps à boire, au point de qualifier cette longue parenthèse de *lost week-end*